

chronique d'un héros ordinaire

Célestin Déjean



Cézanne ou Van Gogh auraient sans aucun doute éprouvé un immense plaisir à peindre le portrait de Célestin, tant émanaient de sa personne des caractéristiques physiques qui aimantaient ses interlocuteurs. Fraîchement arrivés à Vailhan où je venais occuper mon premier poste d'instituteur, mon épouse et moi-même fûmes immédiatement séduits par ce vieil homme qui sortait du commun et tenait à nous exprimer sa sympathie. D'épais sourcils embroussaillés ne parvenaient pas à masquer la lumière vive qui émanait de ses petits yeux sombres et enfoncés. Son visage buriné par le soleil était strié de rides profondes. Elles traduisaient la pénibilité des longues heures passées à piocher, labourer, œuvrer pour tirer d'un sol ingrat les ressources qui permettaient de garantir à sa famille une vie décente s'élevant un peu au-dessus de la plus stricte austérité. L'environnement que nous découvrons, qu'il soit agreste ou naturel, était suffisamment éloquent pour que nous en imaginions les vicissitudes et les contraintes.

Mais ces traits n'inspiraient pas la compassion car c'était bien en premier lieu la bienveillance qu'ils généraient ainsi que le plaisir de communiquer. Sous des pommettes saillantes, une vénérable moustache chenue mais toujours bien fournie encadrait en demi-lune une bouche rieuse faite pour exprimer la malice bien plus que la sévérité. D'une casquette de velours rivée sur cette tête atypique s'échappaient quelques touffes de cheveux ondulés, héritage peut-être, d'après sa petite fille, d'ancêtres ibériques qui avaient fréquenté notre midi. Un quasi-éternel pantalon de velours côtelé se concluait à la taille par une ceinture en cuir et une large

ceinture de flanelle comme en ont tant porté les travailleurs agricoles pour soulager des lombaires éprouvées. S'en échappait une chaîne destinée à sécuriser une montre à gousset régulièrement consultée. Selon la saison, un paletot sombre et parfois une veste épaisse et un peu élimée complétait cette sorte d'uniforme qui lui convenait si bien.

C'est sans aucun doute un autre uniforme, outre sa passion pour les chevaux et le cantonnement du régiment à Béziers, qui l'avait convaincu de s'engager dans le premier régiment de hussards : un pantalon serré adapté à la conduite équine, des bottes, une tunique aux cordons tressés fixés par des boutons de grenouille en tissu, un capuchon cylindrique, parfois de fourrure, ou un shako. Notre Célestin devait avoir fière allure !

Les rares permissions qui lui ont été accordées exigeaient qu'il soit revêtu de cet uniforme jusqu'à son domicile mais il m'a



Page précédente

Célestin Déjean à Vailhan, vers 1975

(coll. famille Saudadier)

Ci-contre

Portrait d'un soldat du 1^{er} régiment de hussards

(www.chtimiste.com)

avoué laisser son sabre dans l'habitation du garde-barrière, près de la gare Roujan-Neffiès, afin de ne pas retarder sa marche jusqu'à la maison familiale. Il le récupérait au retour.

Un cavalier d'élite

Le 11 novembre dernier, dans le petit cimetière de Vailhan, face au monument aux morts, le maire de la commune a tenu à porter en lumière le parcours militaire, héroïque et méconnu, d'un soldat qui plusieurs fois manqua périr sous les balles ennemies. Écoutons-le !

« Comme chaque année, nous nous réunissons près de la stèle qui commémore l'armistice du 11 novembre 1918 afin de rendre hommage à nos victimes et célébrer la paix.

Ce bien triste épisode de notre histoire a vu périr plusieurs jeunes hommes du village et noyer de chagrin des veuves, des orphelins, des parents profondément éprouvés par la cruauté d'un long conflit ponctué d'épisodes toujours plus douloureux et affligeants. Ceux qui ont marqué le plus profondément cette triste période se sont déroulés près de Verdun.

En février 1916 débute une bataille synonyme d'enfer. Les Allemands déclenchent un bombardement d'une intensité jamais vue : 1200 canons déversent près d'un million d'obus et le sol se creuse de cratères. Quand le silence revient, les troupes allemandes lancent un assaut pour prendre Verdun et faire plier toute une nation. Mais les soldats français tiennent bon sous le feu constant, dans les tranchées boueuses. Au milieu des rats et des corps, ils résistent. Ensuite, jour après jour, mètre après mètre, Verdun devient un combat d'usure où la mort est omniprésente. En 300 jours, la bataille aura causé 700 000 pertes.



De haut en bas

Hussard durant la Première Guerre mondiale

(Archives municipales et bibliothèque patrimoniale d'Abbeville)

Monument aux morts de Vailhan

(photo Guilhem Beugnon)

Durant la bataille de Verdun, 1916

(<https://memorial-verdun.fr>)



Puis, en 1917, commence la deuxième bataille de Verdun, cette fois à l'initiative française, sur un front de 18 km de part et d'autre de la Meuse. Les tentatives allemandes pour repousser les assauts français resteront vaines, préfigurant la capitulation de novembre 1918.

Sur la rive gauche, le 13^e corps du général Linder progresse au nord du ruisseau de Forges, encercle la cote 304 et l'enlève le 24 août sous le feu des mitrailleuses. Cette victoire fut décisive. Un Vailhanais s'y illustra et je tiens aujourd'hui à lui rendre un hommage appuyé en me basant sur ses papiers militaires ainsi que sur le témoignage des membres de sa famille et de tous ceux qui l'ont connu et hautement apprécié. Ils ont écouté des souvenirs parfois douloureux et c'est leur témoignage que je retrace aujourd'hui.

Né à Vailhan le 20 juillet 1892, de Célestin François Déjean, cultivateur, et de Florentine Roch, Clément Célestin François habitait dans son enfance le hameau de Lauriol mais fréquentait l'école de notre village. Il s'y rendait à pied par un sentier forestier, bravant la fatigue, le froid qui en hiver gerçait ses jeunes doigts, les intempéries et surtout la terreur qu'inspiraient les bruits inquiétants d'un maquis épais, sombre et inhospitalier. Souvent à la nuit tombée et quelquefois sous une pluie battante, il avançait. Ces circonstances ont sans doute forgé sa résistance et sa force pour vaincre la peur qui le tenaillait. Très jeune donc, il apprit à surmonter la panique pour affronter la fêrule d'une enseignante qui ne le ménageait pas.

Appartenant à la classe 1912, il entra sous les drapeaux en 1913 comme engagé volontaire. C'était le seul moyen de choisir son affectation alors que les rumeurs d'un prochain conflit devenaient de plus en plus fortes. Ainsi, lui qui était passionné par les chevaux, intégra le premier régiment de hussards et partit au front où il se fit très vite remarquer par son courage et son sens aigu du devoir.

De haut en bas

*Célestin François Déjean, dit papé François,
et Florentine Roch, le 15 août 1938*

*Écoliers vailhanais vers 1941. Marcelle
Déjean se trouve en haut des marches et, juste
en dessous, Gilbert Saudadier, son futur mari.*

(coll. famille Saudadier)



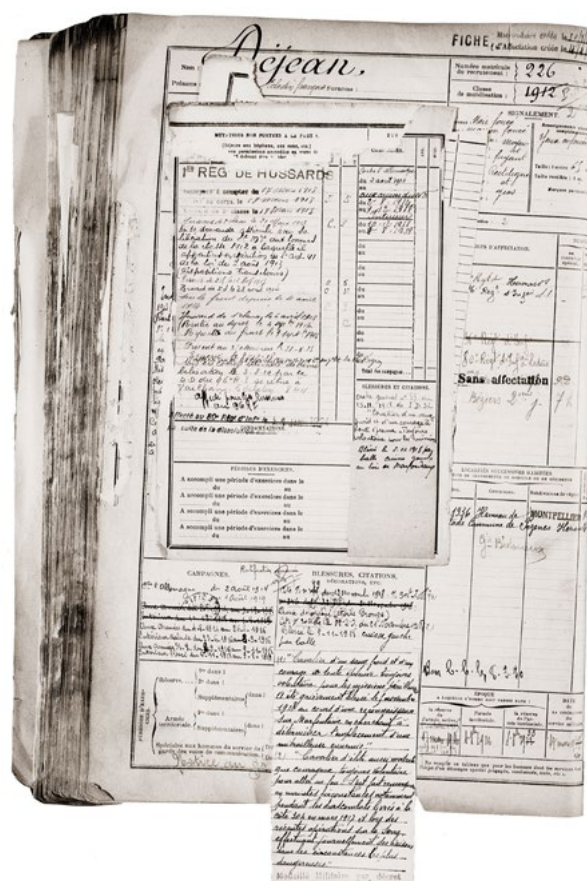
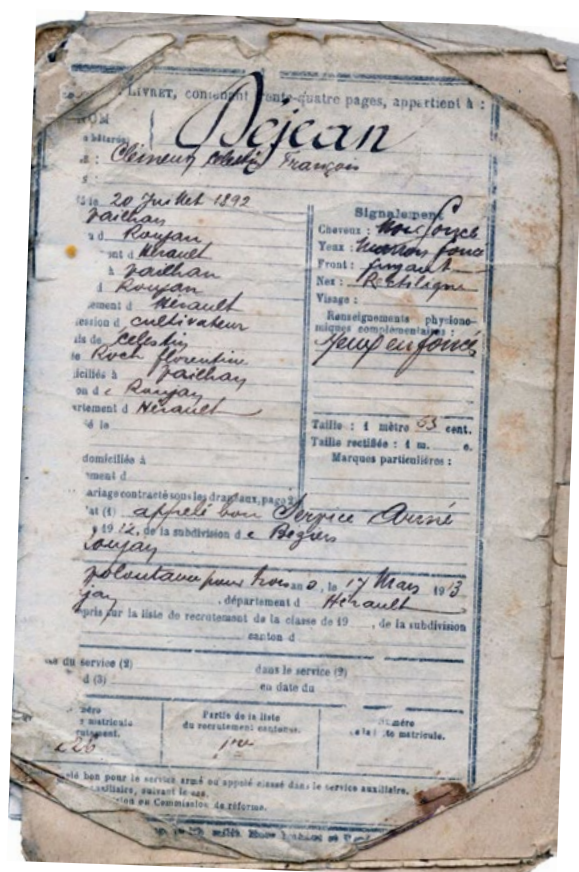
Sa fiche matricule est à ce sujet éloquent :
 « Cavalier d'un sang-froid et d'un courage à toute épreuve, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Cavalier d'élite aussi modeste que courageux, toujours volontaire pour aller au feu. S'est fait remarquer en maintes circonstances, notamment pendant les durs combats livrés à la côte 304 en mars 1917 et lors des opérations sur la Serre, effectuant journellement des liaisons dans les circonstances les plus dangereuses. » Il fut plusieurs fois cité à l'ordre du régiment et décoré de la croix de guerre.

Six jours avant la signature de l'armistice dont il ignorait l'imminence, et lors d'une mission de reconnaissance sur Marfontaine, dans l'Aisne, pour localiser l'emplacement d'une mitrailleuse ennemie, il fut grièvement blessé par une balle qui lui fractura le fémur gauche. Coincé sous son cheval, il simula la mort pour échapper à la barbarie des soldats ennemis qui achevaient les blessés à la baïonnette.

Comment a-t-il pu surmonter sa douleur et ignorer les cris de ses camarades sacrifiés ? Seul un être d'une trempe exceptionnelle comme la sienne pouvait y survivre. Et il survécut, apportant un vif démenti à tous ceux qui prétendaient que les soldats du Midi étaient des pleutres responsables des défaites du début du conflit. Après un séjour hospitalier de plusieurs mois, il rejoignit son foyer en 1919, ne conservant qu'une boiterie dont il ne se plaignit jamais.

Nous disons notre fierté de l'avoir connu et nous conserverons précieusement le souvenir impérissable de cet homme modeste qui fut un véritable héros.

Malgré sa gaîté, il ne put se séparer de souvenirs cruels ni de souffrances partagées qui l'avaient définitivement marqué. Même devenu très âgé et grabataire, ils harcelaient



De haut en bas

Livret militaire de Célestin Déjean
 (coll. famille Saudadier)

Fiche matricule de Célestin Déjean

(Archives départementales de l'Hérault, 1 R 1256, n° 226)

*Cavalier d'élite aussi modeste
 que ses camarades, toujours volontaire
 pour aller au feu...*



sa mémoire et sa famille se souvient des cauchemars qui le poursuivaient jusque dans les jours qui ont précédé son décès. Gilbert, son gendre, se souvient l'avoir entendu dans son agonie s'adresser à son adjudant pour lui faire rapport d'un vécu de mission. Il lui parlait en français, signe d'un profond respect pour la hiérarchie, alors que c'était l'occitan qui venait

naturellement à ses lèvres. Il a été libéré de ses cauchemars en mars 1983 et repose près du monument où est gravée la liste de ses camarades vailhanais tombés au front. En son honneur, comme en celui de tous ceux qui ont fait don de leur vie, nous allons observer une minute de silence. »

Une vie simple et laborieuse

Par auto-dérision, Célestin se moquait quelquefois de sa jambe raccourcie qui ne l'empêcha pas de retrouver une activité agricole pourtant éprouvante. En 1926, il put même prendre une part non négligeable dans le creusement de la tranchée qui autorisa notre village à bénéficier de l'eau de Font Grellade et dont tous les acteurs conservaient une légitime fierté. Lui qui ne voulait surtout pas être fantassin, il dut jouer de la pioche, ce qui l'amusait par ironie du destin. Une fois revenu au foyer, il continua de démontrer sa hardiesse, n'hésitant pas à anéantir le mythe d'un pseudo esprit qui hantait les rues du village à la nuit tombée. Il s'agissait en réalité d'une chèvre vagabonde qui errait régulièrement en quête de nourriture. Le bruissement qu'elle causait et ses yeux brillants dans l'obscurité avaient causé bien des fantasmes.

Les plus anciens parmi nous se souviennent de sa gouaille, de ses commentaires parfois incisifs qui auraient pu apparaître blessants s'ils n'avaient été estompés par une immense gentillesse et des yeux rieurs plissés de malice. Nul n'y échappait, pas même le parisien imprudent qui s'asseyait sur le muret de la place, à côté de lui, et repartait les poches lestées des cailloux qu'il y avait glissés. Il n'avait aucune réserve non plus pour souligner avec humour les maladresses des pétanqueurs qui ne lui en tenaient aucune rigueur.

En 1922, il épousa à Pézènes-les-Mines Marguerite Rivemale, dite Louise, orpheline de père. Ils eurent 3 enfants : l'aînée, Marguerite, qui repose dans le petit cimetière de Notre-Dame d'Ourgas, Marcel, mort prématurément à l'âge de 8 mois, et enfin Marcelle qui devint madame Saudadier et dont nous saluons la descendance.

*Publication à Vaillhan du mariage
de Célestin et de Marguerite*
(Archives municipales de Vaillhan)

Publication de mariage entre Déjean Célestin
François, cultivateur, domicilié à Vaillhan, majeur de Déjean
Célestin François, cultivateur et de Rivemale Marguerite Jeanne Cathia,
sans profession, domiciliée à Pézènes, majeure de Rivemale Baptiste
cultivateur et de Rey Anastasie, sans profession, domiciliée à
Pézènes. Dressé et affiché à la porte de la Mairie le quinze avril
mil neuf cent vingt-deux, neuf heures du matin, par nous, Gelly
Louis, maire de Vaillhan

Gelly

Un précieux confident

Se souvenant de son amitié avec mon grand-père qui avait effectué de nombreux travaux de serrurerie à son domicile, et appréciant les oreilles attentives à de précieuses réminiscences du passé, il venait nous rendre de fréquentes visites dont nous étions friands. Pour satisfaire notre curiosité ou pour la devancer, il parlait. Nous l'écoutions religieusement, n'osant l'interrompre pour rester le plus longtemps possible sous le charme de ses récits. Il acceptait parfois un verre de vin blanc ou une sucrerie. Mon épouse lui proposa un jour un caramel qu'il accepta volontiers car il ne reniait pas sa gourmandise. Hélas, ce bonbon collant adhéra à ses vieilles dents qu'il ne parvint à desserrer qu'avec peine. Consultant sa montre gousset, il se levait ensuite, ne voulant pas encourir les reproches de son épouse pour avoir manqué l'heure de la soupe.

« Allez, Conneau, *al oustal* ! ». C'est ainsi qu'il ralliait son chien à son départ, un grand colley qui ne le quittait jamais et lui ressemblait un peu par son caractère paisible et une réelle empathie pour tous ceux qu'appréciait son maître. Nous en étions. Ce chien s'appelait en réalité Black mais répondait instantanément au pseudonyme que lui avait attribué Célestin, non par moquerie mais par affection. D'évidence, ces deux êtres s'adoraient et il était impossible d'imaginer l'un privé de l'autre. Ce fut hélas le cas bien plus tard, la leishmaniose ayant fait des ravages parmi la population canine de notre village. Outre son chien, il avait chéri un autre animal, sa mule, dont il parlait avec émotion pour en vanter la valeur laborieuse, la beauté et l'envie qu'elle suscitait chez tous ceux qui



De haut en bas

Célestin et Marguerite, vers 1940

Florentine Roch et son frère Jacques, vers 1940

(coll. famille Saudadier)

auraient bien aimé bénéficier de sa force.

Un soir, après la pétanque, Célestin m'invita à prendre l'apéritif à son domicile. J'ai souvenir d'une vaste salle où trônait une grande cheminée dans laquelle des tisons incandescents disposés bout à bout se consumaient sous un trépied surmonté du *toupis* en faïence rouge dans lequel tiédissait la traditionnelle soupe. Bien au chaud dans le *cantou*, assise sur une petite chaise paillée, tricotait Madeleine Rivemale, la discrète belle-sœur qui vivait au foyer, rue de Favier.

D'évidence satisfaite de ma visite, Louise apporta deux verres et la bouteille de jacquez, ce vin capiteux que je ne regrette pas d'avoir eu le privilège de goûter. Célestin veillait sur quelques plans de ce cépage dont la culture avait été interdite car il avait la réputation sulfureuse de rendre ses consommateurs dépendants jusqu'à en devenir fous et aveugles. Il fut pourtant à l'origine du cabernet franc. Je m'en suis régalé et fort bien tiré sans dommages. Célestin le vinifiait en cachette, le réservant à quelques privilégiés. Louise restait debout, à côté de nous, prête à réagir pour satisfaire un besoin ou répondre à une demande. Cette scène était empreinte de misogynie mais restait tout à fait naturelle dans ces temps anciens fort heureusement révolus. Je pris congé en les remerciant chaleureusement, conscient d'avoir eu la faveur d'un véritable moment d'authenticité.

En 1983, papé Célestin s'en est allé pour devenir le premier occupant du tombeau situé au fond du cimetière communal, sa « villa » comme il le disait avec son habituelle dérision alors qu'il était en construction. Chaque fois que je passe à proximité, j'évoque avec tendresse cet homme dont les facéties charmantes gommaient la gravité du vécu. Il sortait véritablement du commun et mérite de n'être pas oublié.

Jean Fouët

octobre 2025

De haut en bas

*Marie Rivemale, Jacques et Florentine Roch,
rue de Favier, vers 1940*

(coll. famille Saudadier)

*Célestin et Marguerite Déjean
devant la maison familiale,
rue de Favier, vers 1980*

(coll. famille Saudadier)

Le tombeau de Célestin Déjean

(photo Guilhem Beugnon)

